

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 22

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CONTEUR VAUDOIS

entendant un jour annoncer qu'on devait donner à Lausanne une représentation de la « Muette de Portici, » demandait à son camarade s'il ne voulait pas l'accompagner au théâtre pour voir représenter la *mouette du port d'Ouchy* !

Mais ce qu'il y a de drôle, pour en revenir à nos termes pharmaceutiques, c'est le sang-froid avec lequel nos pharmaciens accueillent toutes ces dénominations baroques. Ils sont impassibles et ne bronchent pas; ils en ont entendu bien d'autres. Ils poussent même le sérieux jusqu'à servir la pratique sans mot dire, exactement comme en Alsace où, lorsqu'on leur demande de la *graisse de taupe*, de la *graisse de crapaud*, de la *graisse de serpent*, on les voit se diriger vers le bocal et servir, invariablement et sans sourciller, *du saindoux*.

On dit même que souvent les médecins se font les complices des pharmaciens; témoin ce malade imaginaire qui tourmentait son docteur afin qu'il le débarrassât d'insomnies incurables au moyen de l'*opium*. Le docteur, fatigué des importunités du malade, demanda au pharmacien de confectionner des pillules de réglisse avec l'inscription lisiblement écrite sur la boîte : *pillules d'opium*. Le malade paya — et l'on sait que l'*opium* n'est pas bon marché — il prit deux pillules chaque soir et, à partir de ce moment il dormit du sommeil des justes.

On aime à médire de la médecine et des médecins... *quand on est en bonne santé*. Eh bien, accordons-nous un petit moment ce plaisir, puisque, Dieu soit béni, ça ne va pas mal aujourd'hui.

Une dame fort élégante, qui avait reçu des soins d'un membre illustre du corps médical, et qui n'avait point réglé ses comptes de reconnaissance et d'argent avec son docteur, se présentait dernièrement chez lui et lui offrait un délicieux portefeuille, un portefeuille rare, une merveille; elle accompagnait son offre de ces phrases gracieuses, de ces charmants compliments que les femmes du grand monde savent si bien tourner.

Le docteur fronça le sourcil. Ce portefeuille, si merveilleux qu'il fût, lui semblait un maigre tribut de reconnaissance: il préférerait à ce chef-d'œuvre de l'art industriel, de bon or et de bon argent:

— Pardon, fit-il d'un ton peu courtois, on n'acquiesce pas mes notes avec des cadeaux, ... on les paie... C'est deux mille francs!...

— Pardon, répéta la charmante cliente, sur la physionomie de laquelle un tressaillement de contrariété avait apparu et s'était promptement dissipé.... Pardon, monsieur, dit-elle, je me suis trompée.

Elle ouvrit le portefeuille, en tira trois billets de banque de mille francs, et le rendit au docteur confus et embarrassé.

Le portefeuille ne contenait plus que les deux mille francs demandés.

Lettre d'un cheval.

Monsieur le Conteur,

Mes pareils n'ont pas l'habitude d'écrire, parce

qu'ils savent par expérience que le « silence est d'or, » mais une fois n'est pas coutume, et si vous me le permettez, je vous dirai en mon langage, ce que je pense de notre concours de Morges.

Et d'abord j'offre mes remerciements au comité pour avoir choisi comme lieu de réunion, non pas comme les dernières années, une plaine marécageuse, aride et désolée, mais une prairie ravissante, avec ses gazons fleuris, ses frais ombrages, son onde murmurante, puis le lac et par delà le Mont-Blanc. Ajoutez à cela de nombreux visiteurs et visiteuses, et vous comprendrez que, la mise en scène aidant, nous nous soyons présentés sous notre meilleur jour et toutes voiles au vent.

Quand je dis *nous*, il faut s'entendre. Je suis au nombre des déclassés; je m'en console en pensant aux nombreuses primes que j'ai reçues jadis, alors que l'on recherchait les formes arrondies, les membres forts et vigoureux, et le poitrail à l'avenant. Aujourd'hui tout a changé; on veut des formes anguleuses, étriquées, des membres grêles, un garrot comme-ci, une croupe comme-ça, c'est à n'y rien comprendre. Voudrait-on peut-être introduire dans notre race le genre petit crevé qui dépare l'espèce humaine; si oui, je proteste de toute ma conscience de cheval contre cet abatardissement de ma famille. Le sang, rien de tel que le sang, disait à deux pas de moi un plébéien endimanché et qui est aussi près parent de saint Louis que je le suis de Bucéphale. S'il s'était approché de ma botte! mais baste, je ne veux pas me venger, et ce que j'en dis est seulement pour rappeler à nos maîtres qu'un changement n'implique pas nécessairement un progrès, et que les Vaudois d'il y a vingt ans, chevaux ou hommes, valaient bien ceux d'aujourd'hui. Je m'arrête là; une fois peut-être nous exposerons la race humaine telle que nous la voyons; les premiers prix seront rares, je vous promets. Soit dit sans offense.

OSCAR.

Les Parisiens paraissent vouloir à tout prix que l'exposition universelle de 1878 surpasse toutes ses aînées. Il s'agirait tout simplement de mettre Paris au rang des ports de mers.

Il y a deux projets en jeu:

L'un demande que la Seine soit canalisée à 2^m 20. L'autre, qu'elle le soit à 3 mètres 20. Le dernier paraît avoir les chances pour lui. A la profondeur qu'il préconise, les navires de 400 tonneaux pourront arriver jusqu'au quai Saint-Nicolas, du Louvre, et le grand problème de Paris, port de mer, sera résolu.

Pour obtenir ce résultat, il ne faudrait que 24 millions.

Dernier détail caractéristique: l'inauguration pourrait rigoureusement en être faite pour la prochaine exposition universelle.

Cette exposition promet des merveilles. Tous les progrès de l'art contemporain y seront représentés. On aura des produits manufacturés encore in-vus; des types exceptionnels de chaque branche du

commerce et de l'industrie ; des chefs-d'œuvre de toute espèce, sous toutes les formes et de tout pays. Mais, si splendides que soient ces productions du génie humain, rien n'égalera, pour l'étonnement causé, ce fleuve navigable dans tout son parcours ayant ses ports d'armement et de désarmement, entre les quais, en plein Paris.

L'Américain pourra débarquer au Louvre, sans avoir quitté sa cabine ; l'Anglais viendra directement de Folkestone ou de Douvres, à la voile ou à la vapeur.

Otu-bôtu.

Monsu lo Conte.

Dein voutra derraire gazetta vo no contâ coumeint lo Fréderi à Grognâ s'est mariâ avoué la Potu, et à vo z'ouère cein est vito fé et n'ia rein d'asse ézi. N'est pas adé tant ézi coumeint vo crâidè ; vo z'allâ vairè :

L'autro dzo, trâi à quatre valottets sont z'u po sè mariâ ti dè beinda tsi l'officié dè l'état civi dè tsi no, et ne sé pas se noutron gaillâ a z'u pouâire dè vairè tant dè mondo tot ein on iadzo dein son cabinet, à bin cein que iavâi, mâ tantiâ que sè trovâ tot eimbrellicoquâ quand l'est que l'âo demandâ : « X... déclarez-vous prendre pour femme Y... » etc. ; l'avâi melliâ ti lè noms ; lo valet d'âo syndico que dèvesâi mariâ la Françoise d'âo tsaté, sè trovâvè appedzi avoué la serveinta d'âo cabaret, que sè mariâvè assebin, mâ avoué lo taupî, et à césiquie on lâi baillivè la felhie ào conseillè ; enfin quiè ! c'étâi on eimbrouille qu'on ne lâi vayâi gotta et cliâo dzouvenès dzeins, que sè trovâvon dinsè rappedansî ào tot fin, lâi desiron : « Mâ diable, vo vo trompâ, faut référè ! » L'officié dè l'état civi que ne savâi pas iô l'ein irè, et qu'ein avâi prâo, l'âo fe : *Oh bin ne fâ rein ! mè vé adé vo mariâ otu-bôtu, et pi ma fâi vo faut tâtsi dè vo z'assortî ein saillisseint.*

- Té bin biau vesin ! dè iô vint-te dissè ?
- Ye vîgno dau prèdzo.
- Sur quiè noutro menistrè a-te prédzi ?
- Sur sa chère, pardieu.
- Lo sé prau, ami Dzaquiès, mâ qu'a-te de ?
- La dèvesâ su la fin dau mondo : l'a de qu'âlo lè metcheints saront bourlâ à tsavon. Por mè ne pu pas cein crairè ; lo bon Dieu n'est pas prau croûio po mè bourlâ éternellameint, mâ, po 'na soupliâie, lâi mè atteindo.

On arpeuteu qu'avâi étâ tzerdzi pè lo Conset d'Etat dè lèvà lo plian de 'na coumouna dau Dzorât, avâi pliantâ decé delé dâi pequiets que lâi diont dâi points dè repère. Quand lo momeint fe venu de sayî lo fein, on paysan èbrequâ sa faux su ion dè cliâo pequiets. Lo lulu sè fote de 'na colère dau diâbliô, tréze lo pequet, lo fote lâvi ein dzeint : « Tè raûd-zâi po on taisarè avoué té fliûtès.

HISTOIRE D'UNE BOURSE VERTE

VI

« Votre père, que j'ai eu l'honneur de connaître, car j'ai habité quelque temps Rochecorbon, m'avait rendu quelque temps avant sa mort, un très grand service. J'étais poursuivi pour une dette que je ne pouvais acquitter : le travail chômait, l'année avait été mauvaise, et il me fallait absolument, pour pouvoir sortir de ce mauvais pas, une somme relativement importante. Je vis votre père, je lui contai ma situation ; il en fut touché, et il m'avança ce dont j'avais besoin. C'est dans la bourse verte qu'il le prit. Je lui offris de lui faire un règlement, il ne voulut pas. — Entre honnêtes gens, me dit-il, à quoi bon des règlements ? — J'insistai, ce fut inutile. — Vous me rembourserez quand vous pourrez. ajouta-t-il. — Dans un an, lui dis-je. — Soit dans un an. — Vous pensez si je le remerciai, et si je courus aussitôt me libérer d'une dette qui me pesait. Il n'y avait eu qu'un commencement de poursuite, pas d'éclat, mon crédit restait sauf. Les affaires revinrent, je me mis au travail avec ardeur, et ayant appris qu'il y avait à Orléans, le pays de ma femme, une entreprise importante, je m'en rendis adjudicataire, et je m'y établis avec ma famille. Cette première affaire en amena d'autres, et finalement mes affaires prospérèrent tant et tant qu'aujourd'hui ma maison est... ce que vous savez.

» L'époque fixée et acceptée pour le remboursement de ma dette envers votre père étant arrivée, j'écrivis à M. Desmurgers pour l'informer que j'étais prêt à lui payer capital et intérêts s'il en exigeait. Ma lettre me revint avec cette réponse : *décédé*. J'appris, en effet, la mort de ce brave M. Desmurgers, presque aussitôt suivie de celle de votre digne mère. Je m'informai alors de vous-même. On me répondit que vous aviez quitté le pays et qu'on ignorait votre adresse... »

Julien était tout oreilles, M. Masson s'arrêta un instant puis continua :

Enfin, vous vous présentâtes chez moi ; le hasard ou plutôt votre bonne étoile vous y amena. Votre nom me frappa tout d'abord et je me dis : si c'est là le fils Desmurgers, qu'il soit le bienvenu ! Je n'en pus plus douter quand, un jour, ayant besoin de quelque chose dans le pavillon, j'entrai, dans votre chambre dont la porte était ouverte. Je reconnus la bourse verte. C'était bien celle que j'avais vue là sur cette tablette... »

Julien tourna ses regards du côté de la cheminée et aperçut une bourse verte, tellement semblable à la sienne qu'il crut que c'était elle, en effet ; mais la vraie, il l'avait sur lui.

— Encore un mystère, fit-il...

— Qui s'éclaircira. Je poursuis. Depuis ce moment vous avez pu remarquer que je vous considérais comme étant de la maison.

— En effet, dit Julien.

— Votre père m'avait sauvé de la ruine peut-être, en tout cas c'est à lui que je dois la prospérité de mes affaires, car sans lui je n'aurais pu venir m'installer à Orléans. Je songai alors à m'acquitter envers sa mémoire. Je rachetai de M. Desrieux cette maison et ses dépendances pour vous les restituer dès que vous manifesteriez l'intention de revoir Vouvray. Vous savez tout.

Julien, pour toute réponse, embrassa le digne M. Masson.

— Je devine maintenant qui a fait cette bourse, fit-il en désignant la copie dont il avait l'original.

— Marianne, n'est-ce pas ? interrogea M. Masson.

— Oui, la bonne, l'excellente Marianne, dit Julien avec empressément. Heureux qui l'épousera !

— J'ai déjà songé à son mariage, dit M. Masson.

— Comment ? déjà ! fit Julien visiblement inquiet, et... vous avez fait votre choix ?

— A peu près... à peu près, il ne manque plus qu'un contentement.

— Lequel ? dit Julien, de plus en plus anxieux.

— Le vôtre.

— Qui ?... moi ? le mien... Ah ! certes, je le donne... je l'ai donné depuis longtemps, tacitement s'entend.